

Rebonds

Première génération, sans pères ni repères, virtuellement libre et désœuvrée, nous allons devoir voter.

Les cybertrntenaires et la réalité

Par **FRANCK LAROZE** écrivain et artiste des nouvelles technologies.

Pour la première fois dans l'histoire occidentale, nous sommes la première génération sans pères, sans repères ou valeurs, sans identité, sans pensée propre, sans combat reconnu, sans aspirations définies, sans projet commun: en apparence, nous sommes libres. S'il fallait nous définir, ce serait donc davantage sur le mode négatif. Nos pères n'en finissant pas de vouloir jouer les grands frères, nous ignorons la hiérarchie et dédaignons l'expérience. La seule valeur qui nous lie est une certaine ironie mordante, forme élégante de notre impuissance.

Nous investissons des lieux qui n'existent pas, purement mentaux, et cela est notre seule gloire, aussi vite effacée que l'incessant reflet des images auxquelles nous nous confondons.

Nous ne nous reconnaissons dans aucune identité culturelle, sociale, nationale, politique ou ethnique: nous sommes les particules errantes d'un monde où nous n'avons pas demandé à naître, les classifications nous ennuiant, nous nous regroupons parfois par clans, tribus, réseaux, que nous croisons et défaisons sans états d'âme. Nous en savons trop, ou pas assez, pour avoir le goût des synthèses qui font les nouvelles pensées aussi rapidement qu'elles les rendent obsolètes: nous changeons de pensée comme de chemise. Moutons dociles élevés dans le culte de la rébellion, orphelins des idéaux qui firent le monde dont nous avons hérité, repliés dans le sein gangrené d'une

civilisation qui dit nous cajoler autant qu'elle nous enserme, nous avançons à l'aveuglette sans nous sentir obligés d'enfanter des solutions à des problèmes que nous nous complaisons à croire insolubles. Enfants chéris d'une histoire qui nous a vite rendus inutiles et dérisoires, longtemps empêchés d'intervenir socialement par la crise organisée d'un système économique que nous savions défaillants mais que nous avons renoncé à combattre, confrontés trop tôt à une sexualité contaminante, revenus pour tout dire des promesses euphoriques dont nous avons été abreuvés, nous affichons maintenant cet air blasé de ceux qui ont tout connu sans avoir rien entrepris, et cela ne saurait suffire à nous souder: désabusés, nous ne pouvons qu'assister aux mascarades et frictions de nos narcissismes essoufflés.

Refaire le monde: à quoi bon? D'autres le déferaient aussitôt, et puis n'avons-nous pas grandi sur les cadavres des utopies carnivores? Quant à la grandeur tragique de ceux qui façonnent le réel, elle nous écœure ou nous effraie d'avance. Alors nous avons préféré la fuite dans l'imaginaire, les séductions gratifiantes du virtuel, le ludisme technologique: nous nous plaisons à répéter que nous suivons des lignes de fuite, que nous sommes déterritorialisés, que nous surfons sur les ondes, que nous débusquons et suivons les failles, côtoyons les crêtes, que nous copions en boucle pour créer, que nous sommes furtifs, flexibles et festifs, presque trop fiers de ne plus être de ce monde. Nous investissons des

lieux qui n'existent pas, purement mentaux, et cela est notre seule gloire, aussi vite effacée que l'incessant reflet des images avec lesquelles nous nous confondons. Ayant décrété depuis toujours que nous ne participerions pas à la consternante hémiplegie politique droite-gauche héritée de nos parents soixante-huitards, parfois nous nous surprenons à rêver d'un «*centre idéal*». Nous avouons que notre jeu de cache-cache ne profite finalement qu'à ceux auxquels nous voudrions échapper. Mais nous biaisons, nous rebondissons, nous piratons mollement quelques centres virtuels tenant la planète serrée dans un maillage d'ondes financières. Nous menaçons gentiment: nous pourrions court-circuiter la virtualité du capital mondial, déconnecter en quelques secondes la cyberéconomie que nous contribuons frénétiquement à développer. Nous pourrions; nous hésitons: que ferions-nous alors? Il nous faudrait nous atteler véritablement à l'histoire: quel ennui! Nous préférons retourner à nos jouissances fugaces, tant qu'il en est encore temps. Qui sait, nous pourrions enfin oublier qui nous sommes? Sans plus de passé à respecter, de présent à être indigne et d'avenir à formuler, nous sommes plus libres que nous ne l'avons jamais été. Désœuvrés, dissous dans notre incapacité à prendre nos responsabilités. Libres, oui, mais virtuellement. Et pourtant, à défaut d'agir enfin réellement, il nous faudra bien voter prochainement, choisir une voie à défaut de faire entendre autrement nos voix. ◀

Dernier ouvrage publié: *Préservation, Sécurité, Avenir*, Sens et Tonka éd. (2005).